Document généré le 24 avr. 2024 19:22

L'Annuaire théâtral
Revue québécoise d'études théâtrales

Monologue
Inédit

Jean-Pierre Ronfard

Numéro 28, automne 2000

Théâtres antillais et guyanais : perspectives actuelles

URI : https://id.erudit.org/iderudit/041443ar
DOI : https://doi.org/10.7202/041443ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET)

ISSN

0827-0198 (imprimé)
1923-0893 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

Ronfard, J.-P. (2000). *Monologue* : inédit. *L'Annuaire théâtral*, (28), 143–150. https://doi.org/10.7202/041443ar

Tous droits réservés © Centre de recherche en littérature québécoise (CRELIQ) et Société québécoise d'études théâtrales (SQET), 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Jean-Pierre Ronfard

Monologue
Inédit

Le monologue a lieu dans une soirée mondaine assez particulière, où chaque participant est invité à tour de rôle par la maîtresse de maison à produire quelque chose de son cru. Qui une histoire, qui un numéro de mime, qui une chanson, qui une anthologie poétique...

Le premier désigné est le plus vieux de l'assemblée. Il a préparé son intervention. Il brandit un texte. Pourtant, il ne lira pas son texte. Il le dira par cœur, sans un geste si possible, les yeux au sol, confiant dans son rôle de pur et simple porte-parole.

LE PARLEUR : ... cherchant par un tel procédé à faire surgir comme par hasard, peut-être par simple défi, par ruse en tout cas, cette fameuse sincérité dont les uns faisaient leur idéal, dont les autres se gaussaient, incapables qu'ils étaient d'abandonner leurs habitudes de dérision confortable qui les tenaient écartés des gouffres vertigineux du sentiment.

Et pourtant lui, mis au pied du mur, ou plutôt placé brutalement devant la longue plage de sable intact qu'il avait à franchir, de quoi pourrait-il parler ?, se demandait-il, de quoi pouvait-il les convaincre de parler avec lui, ou de parler à sa place, lui leur répondant, ou au contraire lui parlant, eux lui faisant écho ? Ou bien encore qu'on se fonde tous, mais est-ce possible, lui avec eux, eux avec lui, dans un ensemble choral semblable à ceux des vieilles pièces de l'antiquité gréco-romaine – on a de la culture et du style ou on n'en a pas, nom de dieu ! – où apparaît l'image d'une humanité artificiellement unanime :

« Nous, femmes d'Argos,
Triste théorie,
Sommes sorties de la ville
Portant les vases sacrés des libations
Et, sur le tombeau de notre ancien roi,
Nous entonnerons le thrène funéraire.
Ahi-Yi, ahi-yi, ahi-yi !... »

Non, pas possible ! Fini, trop tard, déjà fait ! Chemins battus, glèbe gluante, sables mouvants, engloutissement, boue dans la bouche ! ! !...

Mais alors alors, alors alors, alors, hein ? De quoi discourir ?, se demandait-il, de quoi ? Question stupide puisque la course, s'il s'y livrait, transformerait immanquablement son regard, donc son désir, lui découvrant des lieux qu'il ne pouvait pas évoquer, dont il ne pouvait pas discourir, ne les ayant pas encore parcourus.

Et pourquoi les autres ? Leur présence, leurs gueules, le respect qu'il s'imposait de leurs œuvres médiocres ? Soutenu ou contrarié par eux ? Stimulé ou agacé ? Enrichi ou sucé jusqu'à la moelle de l'os ? Dérangé, oui ou non ?, par ces voisins de traversée qui chantaient inlassablement leurs mélodies kurdes ou créoles avec les tam-tams de rigueur quand il voulait dormir, qui éclataient de rire à contretemps comme font les Asiatiques, qui s'extasiaient à certains spectacles que, lui, trouvait d'une banalité écœurante, qui, en revanche, faisaient : heum, heum devant ce qui, lui, l'exaltait.

C'est pourquoi il s'était décidé ce jour-là, ce vendredi matin – c'était le jour des essais de formules 1 pour le grand prix automobile du lendemain –, décidé, oui, ce jour-là, à se jeter à l'eau tout seul, sans chercher rien de précis, sans rien vouloir savoir de ce qu'il convenait de faire pour le bienfait des collectivités locales ou le salut global de l'humanité dont ce jour-là, à vrai dire, ce vendredi, il se foutait comme de sa première chemise, sans présager quoi que ce fût de ce qui devait s'ensuivre. Plonger dans l'écriture comme dans un torrent aux accidents imprévisibles, confiant seulement dans les nécessités brusques de son flux, de ses étranglements et de ses remous.

Décrire... oui, simplement décrire, dé-crire comme on déparle, semblable à ces personnages de rencontre qui l'avaient toujours fasciné, ivrognes, drogués, psychotiques illuminés, sourds-muets ou verbo-moteurs enragés qu'on voit déambuler de par les rues ou les quais du métro, les yeux ailleurs, les gestes désenchaînés, portant à bout de bouche ou de doigts leurs étranges monologues.

... donc seul chez lui ce vendredi-là, à sa table de travail, se contentant de décrire le paysage qu'il avait devant lui et qui de toute façon serait sa base de départ :

D'un côté, l'avenue bordée d'arbres qui traversait la ville de part en part, passant en toute hâte, sans pudeur, sous le pont aux membres étriqués ; de l'autre, les bâtiments de la brasserie entassés de façon chaotique en éléments mal enchevêtrés les uns dans les autres parce que datant d'époques et même de siècles différents... et il s'attachait à la fumée qui sortait en bouchons mous, il n'y avait pas de vent ce vendredi-là, qui s'époumonait lâchement au bout de cinq cheminées grises en métal rouillé.

C'était le figure d'un travailleur de mine qui lui apparaissait... le casque en cuir avec la lampe anti-grisou... les paupières aux cils maquillés de charbon que la toilette à grande eau et au savon de Marseille n'arrivait jamais à éliminer et où brillaient deux yeux bleus... immenses. Germinal début du siècle... Thetford Mines dans les années cinquante... mines du Transvaal comme on en voit encore aujourd'hui dans des documentaires où des ouvriers nègres, nus, peaux huileuses, attendent en ligne l'ascenseur qui les descend au fond ou les ramène à la lumière ; entassements humains du Metropolis de Fritz Lang, présageant d'autres, non fictifs, d'Auschwitz ou de Birkenau ; ou les files dérisoires sur les trottoirs des jours de fête, à l'entrée de la discothèque *Pussicats*, d'adolescents en mal de frottis cadencés ; ou, dans les stations balnéaires qu'ils se sont appropriées, les homosexuels en bikini dernier cri faisant la queue devant les machines distributrices de condoms.

Il se demandait quelles raisons autres que le travail, le plaisir, la guerre ou la mort pouvaient ainsi mettre en colonnes et en fiches tant de spécimens de l'espèce humaine si jalouse pourtant de ses précieuses individualités.

L'argent ? Oui, d'un seul coup il pensait à l'argent et il revoyait cette extraordinaire photo de Chinois agglomérés, intriqués, imbriqués, empilés les uns sur les autres, coagulés en un tout compact devant une banque de Shanghai en 1937, avant l'arrivée des Japonais, fourmilière bloquée, sans apparemment aucun mouvement possible... bien différente de l'autre qui pourtant avait le même mobile, l'argent, la masse frétillante des courtiers gueulards, un bras tendu en l'air fébrilement, l'autre tenant la tablette et le stylo, hurlant leurs paris. Ici et là, à l'intérieur comme à l'extérieur du temple, la même avidité radicale, la même cruauté, le même rail transperçant les corps et les menant à l'horizon de leur désir exacerbé.

Il n'était pas allé à Shanghai. Il voulait aller à Shanghai. Il avait toujours voulu aller à Shanghai. Et maintenant, les années passant, beaucoup déjà passées, il commençait à soupçonner sinon à admettre qu'il n'irait jamais à Shanghai ; et cela lui prodiguait la nuit quand il était seul, éveillé, dans sa chambre de célibataire, une immense tristesse. Pas une tristesse liée à quelque accident de la journée, un mot entendu qui l'aurait choqué, la preuve d'une trahison ou d'une mesquinerie banale, de celles qui vous blessent à vif mais dont les auteurs ne se rendent même pas compte, toutes choses, soit dit en passant, dont on délimite pour s'en immuniser les sources, le point d'impact et le moment. Non. Une immense tristesse, étalée comme une nappe de fond sous les carapaces superposées et les remous superficiels de sa vie : la conviction grandissante en lui, de plus en plus large, épaisse et terne, qu'il n'irait pas à Shanghai, ni à T'ien-Tsin, ni à Honolulu, qu'il ne saurait jamais danser le boogie-woogie ni le cha-cha-cha, faire du patin à glace ou à roues alignées, parler tibétain, sauter en parachute, qu'il n'avait plus le temps, ni les artères, ni les muscles, ni le souffle, ni même, ni surtout, ce qui était pour lui d'une immense tristesse, qu'il n'avait plus le désir d'apprendre tant de choses, de rencontrer tant de gens, de visiter tant de lieux qui lui demeureraient définitivement étrangers, alors qu'il avait toujours prétendu qu'étant homme, rien de ce qui était humain ne lui était étranger. Et il s'accusait lui-même de ne comprendre que quelques langues parmi les 782, dit-on, qui sont encore parlées à la surface de la terre – et dire qu'il n'était pas arrivé à pénétrer toutes les subtilités de la sienne ! –, de ne savoir écrire que les seuls alphabets grec et latin, de ne s'habiller, de ne manger qu'à l'occidentale... bien qu'en ce qui concerne la table, il fît de temps en temps des incursions dans le laotien, l'éthiopien, le turc et le libanais... non, dans ce domaine, il ne se dénigrait pas trop... mais, pour le reste !... Il s'en voulait de ne s'être jamais attaché à comprendre les façons de marcher, de travailler, de baiser, de jouer au go ou aux osselets, bref, les mœurs, comme on dit, des populations autrement civilisées, c'est-à-dire civilisées autrement que celle dont il faisait partie. Il ne portait que des chaussures Yellows ou, quand il avait un peu de fric, Aldo, Gucci ou Macpherson, des jeans Levi's, ne conduisait que des voitures Honda, Renault, Volkswagen ou Pontiac et n'adoptait communément que trois ou quatre positions pour faire l'amour, trois ou quatre des plus banales du *Kāma sūtra*. De tout cela lui venait une immense tristesse étalée comme une nappe chaque jour plus large, plus épaisse et plus lourde dans la noirceur de ses couches profondes, une tristesse que n'arrivaient pas toujours à dissimuler mais qu'à coup sûr ne dissolvaient pas les étincellements factices de sa jovialité.

Et pourtant, faisant ses comptes comme tout un chacun à la veille d'un déménagement, il estimait que comparativement sa vie... oui, sa vie... jusqu'à présent, sa vie... comparée à celle de beaucoup d'autres, mais... merde à la fin ! pourquoi devrait-on se comparer ? Est-il absolument nécessaire de mettre le chaud à côté du froid pour sentir la température qu'il fait ? Sa vie donc jusqu'à présent, sa vie à lui, sans comparaison avec celle des autres, de Sylvie, d'Albert, d'Anne-Laure, de Jocelyne Gauthier, de Carole Blanc ou de ce sale con de Champigny, sa vie donc lui semblait douce. Elle lui avait donné jusqu'à présent – n'oublions pas la formule « jusqu'à présent », car on ne sait jamais à voir ce qui arrive aux autres – toujours des comparaisons ! –, la tuile grand format qui risque à tout moment de vous tomber sur la gueule –, sa vie, donc, se disait-il, lui avait donné beaucoup de plaisir ; quant aux souffrances, aux blessures, aux insatisfactions qui semblent devoir inéluctablement aller avec, il savait par expérience qu'il y en a bien peu qui résistent à une nuit de gros sommeil, à un repas de gibier arrosé de Chablis ou à une partie de fesses dans le lit d'Esmeralda, à la lecture d'un roman policier, d'un dialogue de Platon, ou bien encore à l'audition du *Clavecin bien tempéré* de Jean-Sébastien Bach à la radio FM, dans les lueurs roses du petit matin.

Donc, faisant ses comptes et s'établissant délibérément pour les faire dans le lieu et le temps où il vivait, le here and now des pragmatiques, pas autre chose !, il s'estimait « heureux » sans que lui-même ou quelqu'un d'autre ne sût avec précision ce que ce mot « heureux » voulait dire dans l'absolu, et sans que cette incertitude fût capable de diminuer son bonheur.

Il se prenait quand même à penser : pour moi... le bonheur... d'abord, je ne le pense pas, je le vis, c'est mon bonheur... quant au bonheur en général... dans une optique universelle... ça, c'est une autre paire de manches ! Et puis, est-ce le monopole de l'humain ? Quel peut être le bonheur de la fourmi ou du chien ? De la plante, de l'oiseau ? De l'hydravion, du ventilateur, du fil à couper le beurre ? Le bonheur de l'avenue bordée d'arbres poussifs, le bonheur de la brasserie que je vois de coin avec ses cheminées métalliques usagées ? Le bonheur des coureurs automobiles qui s'entraînent dans l'île et dont j'entends les rugissements merdiques depuis ce matin ? Le bonheur... Le plaisir... Le bonheur, le bonheur... Le bien-être... Le plaisir, le bien-être, le bonheur... Eh, quoi ? Donnerais-je dans le ridicule de vouloir en chercher une définition à l'imitation du susnommé Platon dans son fameux Philèbe, le dialogue le plus foireux de toute sa production ! Car le bonheur, le plaisir, le bien-être confondus horriblement avec, conçus horriblement comme l'absence ou la cessation de la souffrance, alors, là, non ! messieurs et dames, je ne vous suivrai pas, disait-il, c'est une dialectique à laquelle je ne me suis jamais habitué et qui est le fait des acariâtres de tout acabit, des handicapés du lobe gauche du cerveau, des malbaisés malbaisant de tous les continents, se transformant par la boursouflure de soi-même en mère Teresa à grande ou petite échelle, gourous de la secte de la vertu pathétique, professeurs d'éthique transcendantale, étriqués, étiquetés radins, morts avant l'heure, platoniques, curés, cons ! Entendez bien que si j'emploie ce dernier mot, c'est pour sa valeur musicale, son occlusion brutale et définitive, j'exclus son sens anatomique. C'est d'ailleurs un vocable, s'empresse-t-il d'écrire, dont je n'use jamais dans cette acception, lui préférant bien d'autres termes autrement plus aimables et plus adéquats : chatte, craque, pelotte, pertuis, déduit, fleur, minette, noune. Ah oui, noune, j'aime beaucoup ce mot, noune ; oui !, c'est décidément celui que je préfère.

Dernièrement, poursuit-il, dans une assemblée de pseudo-libertins qui mettaient en balance les mérites respectifs des seins, des cuisses et des fesses, je fis quelque impression, me semble-t-il, lorsque sommé de m'exprimer sur mes préférences, je répondis : les yeux et la noune. Et je prétendis hardiment que ce sont ces deux objets, les yeux et la noune, en quoi se concentre et s'exprime le mieux la personnalité d'une femme ; du moins dirais-je, en hommage à celles que j'ai connues, qu'il n'est point d'yeux ni de nounes identiques et qu'outre sa configuration changeante au gré de l'événement, de la température, de l'ambiance et du sentiment, ce qui la garde de la monotonie, la noune, affirmait-il, avait sur l'œil cet avantage qu'elle ajoutait aux délectations de la vue celle du toucher, de la saveur et de l'odorat. La noune, ajoutait-il encore, car il était intarissable sur le sujet, la noune est bien plus qu'une carte d'identité. C'est un concentré d'existence, un *focus indubitable*. La noune, c'est touttt !

Ne voulant pas perdre le fil, il continuait : Décidément je veux parler de Marie-Michèle qui avait, qui a toujours je suppose, une noune extraordinaire. (Au fait, voici huit mois que je ne l'ai pas vue.). C'était avec elle, chaque fois que je la rencontrais, mon premier sujet de conversation : « Hello, comment va ta noune ? se porte-t-elle bien ? Dis-moi tout, que puis-je faire pour elle ? » Et elle m'indiquait avec précision les soins dont elle attendait de moi que je les lui prodiguasse. Je ne m'en dispensais pas. En suite de quoi nous discourions philosophie, littérature et politique internationale. Schopenhauer, Kierkegaard, Izetbegovitch et compagnie.

Marie-Michèle était pour lui l'image même de l'humanité, la seule humanité qu'il souhaitât encore fréquenter, hommes et femmes confondus, car il trouvait en elle, dans les rares et aléatoires moments de leur intimité, attention, légèreté, discrétion et jeu, choses qui vont rarement ensemble dans le charroi des liaisons habituelles et même, vus de plus loin, objectivement comme pourraient dire les photographes, vigueur dans l'action, joie de vivre, aveu sans complexe de ses ignorances, partage chaleureux de son savoir. Il savait qu'il l'aimait, qu'il l'avait toujours aimée, qu'il l'aimerait toujours. Il savait aussi que c'était une nomade, de ces êtres qu'on veut saisir et fixer par amour, mais que l'amour routinier tue.

Il sentait alors à nouveau miroiter en lui ce lac de tristesse intérieure, la nappe glauque dans laquelle il se gardait bien de plonger bien qu'il sût que sans doute se cachait là l'essence de son être, mais, de tout temps, il avait récusé le vieux principe gravé au fronton du temple d'Éleusis, le « Connais-toi toi-même » auquel s'étaient finalement ralliés – pour leur perte, affirmait-il – Socrate, Augustin le Berbère, Montaigne, Pascal, et aussi le professeur à la barbe blanche, l'impayable Sigmund à sa table, attentif aux confidences du divan.

Parler. Parler. Parler. Parler de tout. Parler de rien. Parler comme on respire. Pour vivre. Parler de la parole dont on parle. Pourquoi pas ? Revendiquer et exercer insolemment le droit de faire un bruit qui se distingue du bruit du vent, de la mer, ni mieux ni moins bien mais autre, autre que la débâcle au printemps, le déferlement des troupeaux, les hurlements des chiens, les secousses sismiques, autre que le bing bang des moteurs à réaction, ou les gémissements difficilement supportables des formules 1 ce matin dans l'île, ou le ronflement balzacien des climatiseurs.

C'est de cela, de cette prétention et de ces refus qu'il tirait son élan, sa verve, son courroux, autant que la conscience assez désagréable du lac intérieur, en lui, qui ne

cessait pas de grandir. C'est dans cet exercice qu'il croyait s'accomplir, explosion volcanique, expectoration, éclaboussure brûlante, magma de mots éclatés qui, retombant dans le champ des possibles, s'organisaient d'eux-mêmes en refroidissant pour former des phrases rythmiquement incontestables, porteuses d'histoire, de sens et de sentiments. Il s'imaginait que cette lave pouvait se muer en diamants. Il se persuadait du moins que la supercherie ne serait pas éventée de sitôt, et qu'on s'extasierait longtemps devant le mâchefer sorti de ses creusets avec l'aura d'une œuvre d'art, comme les boursouflures de métal qu'un sculpteur à la mode avait déposées il y a trente ans dans un parc de la ville et qui excitaient encore les curieux.

Il ne savait pas si c'était la fréquentation ancienne de Kierkegaard, Schopenhauer, Freud, Montaigne et saint Augustin qui l'en avait persuadé, mais il croyait encore que l'animal humain ne se distingue profondément des autres catégories du vivant que par le désir de raconter comment il vit et par les moyens qu'il a su inventer pour mettre en forme, orner et transmettre sa parole. À cette pensée qui aurait dû l'exalter, qui de fait l'avait exalté si longtemps, de plus en plus souvent surgissait en lui, venant du lac, du lac des profondeurs, la conscience gênante qu'avec tout ce qu'il pourrait dire, qu'il voudrait et même qu'il devrait dire – ne serait-ce que pour confirmer sa présence et claironner son identité –, il n'était capable que de faire affleurer quelques balbutiements, un bruit minime, un souffle, un pet indécis dans le fracas du monde, quelques cailloux blancs pour retrouver sa route, griffures d'amours mortes dans l'écorce des arbres, signes engloutis dans l'amas des signes dont la prolifération rendait toute chose insignifiante.

Incertain de lui-même, convaincu de sa fragilité, pressentant le vide comme le naufragé d'un transatlantique en perdition qui, à l'épouvante, saisit le moindre corps épars flottant à sa portée, il s'accrochait éperdument à cet objet qui surnageait, sa vie, son corps vivant, vivant encore pour combien de temps ?, sachant que c'était de ce corps, qui commençait copieusement à prendre l'eau, que son pouvoir, sa pensée, sa parole et aussi son désir dépendaient.

Ballotté par la vague – dans le jus, comme on dit plus communément –, il se rappelait certains épisodes du long voyage, les chemins qu'il avait parcourus, des anecdotes ; il avait horreur des anecdotes ! ; les gens, disait-il parfois, ne sont qu'anecdotes, chapelets d'anecdotes, inlassablement répétées, inlassablement entendues, tu en tires une, une anecdote, le reste suit et toujours dans le même ordre ; il pensait que c'était par dégoût de l'anecdote qu'il avait fini par s'éloigner de Françoise, après l'avoir entendu raconter pour la trente-deuxième fois l'histoire de son petit chien quand elle était enfant qui s'était fait écraser à la campagne par le nouveau train grande vitesse le jour de l'inauguration de la ligne. Pourtant, il aimait Françoise, il trouvait même qu'elle avait un certain talent pour la narration...

Et là, ce matin, ce vendredi, mêlé au vrombissement des moteurs de formules 1 poussés à bout, tournoyait dans sa tête un chapelet d'anecdotes à lui, d'anecdotes dont il ne parvenait pas à se défaire, anecdotes-souvenirs liées à son entrée au collège, à son dépucelage dans un bordel d'Amsterdam, au tournoi provincial d'échecs où il s'était ridiculisé et, plus récemment, à l'ascension de la montagne noire où il avait bien failli crever. Tout le monde autour de lui lui avait déconseillé de s'engager dans une tentative aussi vaine et aussi périlleuse, et les arguments qu'on lui servait ne manquaient pas de bon sens, mais il avait tenu bon, et la chose s'était faite. Il était content aujourd'hui de

l'avoir faite, non pas pour la série, le chapelet d'anecdotes qu'il en avait retirées : le passage du pont de glace, la chèvre sauvage, le crampon qui lâche, le vertige qui l'avait pris soudain sur une corniche de schiste et, pour finir, le saut de vingt-huit pieds entre les rochers, dans un étang grand comme un mouchoir de poche. Non ! Au delà de ces images qu'il commençait lui-même à trouver lassantes, autant que si quelqu'un d'autre les lui eût rapportées, il continuait quinze ans après, non... dix-sept ans... ou dix-huit, bref, il ne savait plus... il considérait encore avec intérêt le pourquoi de cette entreprise. Pourquoi s'était-il entêté à vouloir s'y aventurer ? Pourquoi y avoir risqué sa vie ? Pourquoi ?

Par pure et simple stupidité ? La borne. Le bloc de béton. L'absurdité tautologique. C'est comme ça, c'est comme ça. C'est décidé, c'est décidé. On s'engage aux choses ou on ne s'y engage pas. Absurdité, pensait-il, qui est le propre et le fondement de toutes les croyances, de toutes les religions, réseaux d'affirmations péremptoires qui se referment implacablement sur elles-mêmes, excluant tout raisonnement, toute contradiction : « Dieu est dieu. » Que peut-on dire de plus ? La foi comme la culture, c'est ce qui nous dispense de penser, pensait-il ce vendredi matin-là.

Non, ce n'était pas par simple stupidité tautologique... Autre chose... Une sorte de poussée qui lui venait de derrière, de très loin, de son enfance ou peut-être d'encore plus loin. Lui qui était né dans la plaine, le désir comme une revanche, le désir depuis tout petit, la manie irrésistible d'escalader les murs, les arbres, les toits, les terrils des mines où son père travaillait, les falaises blanches d'une carrière de craie tout près de chez eux, qui chaque fois le ravissait aux larmes lorsque se retournant au terme de la grimpette, il découvrait tout en bas, alimenté par des sources souterraines, un petit lac d'opale dont nulle part au monde il n'avait trouvé l'équivalent.

Et puis aussi à la ligne de crête de sa vie – il avait alors dans les 45 ans –, le soupçon que c'était sans doute la dernière folie impossible qu'il pouvait raisonnablement se permettre de tenter ; s'y soustraire c'eût été avorter de lui-même, bloquer prématurément les gestations de l'âge alors qu'il se sentait encore capable, devant le défi, de porter un peu plus loin d'une poussée rapide la charge que le passé, son propre passé lui avait commise.

Ou encore plus simplement la gloriole. Important la gloriole ! disait-il ce vendredi-là, s'était-il dit à plusieurs reprises dans sa vie, avait-il certainement pensé sans le dire au moment de la montagne noire. Une gloriole un peu gamine, mais qui valait bien les candidatures à l'estime de certains glorieux honorables qu'il détestait, anciens combattants, anciens ministres, anciens sportifs exhibant leurs médailles, artistes oubliés, divas à la retraite, émigrés politiques, parents exemplaires, mères de famille méritantes ayant tout sacrifié à leurs enfants, excepté la gloire de leur sacrifice.

Lui-même n'avait-il pas secrètement piaffé – allons, allons, ne dis pas le contraire, vertudieu, c'est humain ! – piaffé d'orgueil à l'image éblouissante de la réussite escomptée, du défi relevé contre le temps et la pesanteur. Mousse de champagne ! Ivresse immaculée ! Certitude ! Impériale nudité ! Je surgis ! Je bande, donc je suis ! Important la gloriole !

Important de même... non !, pas important, délicieux le repos solitaire après l'exaltation. La fête achevée. Les flambeaux qui s'éteignent les uns après les autres. Un résonance de guitare qu'on range dans l'étui, et le couvercle claque pour tout conclure. Germaine et François font grossièrement le ménage ; pour le détail, on verra ça demain. Les deux dernières ampoules restent allumées, celles qui sont branchées sur un fil baladeur d'où pendent des serpentins multicolores ; elles se balancent encore un moment dans le vent,

balançant sur les murs et dans les frondaisons des ombres immenses. Elles s'éteignent enfin. Restent les étoiles.

Retour chez soi. Retour à soi. Au bord de l'eau. Musique, chuchotait-il... Déjà il rêvait.

Couleurs, lumières, disait-il... Il rêvait.

Objets !... formes... reliefs... apparitions surprenantes... égarements ! Comme dans un tableau de Jérôme Bosch qui montre un tuyau grumeleux pointé vers la clarté ; dans ce tunnel, un couple nu, un homme et une femme se tenant par la main, deux formes indubitables et cependant énigmatiques, car on ne sait pas distinguer s'ils s'approchent venant de très loin ou s'ils nous quittent pour se perdre dans l'infini, inéluctablement... Il rêvait encore.

Il plongeait voluptueusement sans à-coups dans l'univers liquide des formes et s'y sentait à son aise. Au fond, s'avouait-il, il n'avait jamais aimé qu'elles. Il leur avait toujours fait confiance, elles ne l'avaient jamais trompé, jamais déçu, à la différence des pensées pétrifiées en systèmes, des idées érigées en dogmes, et les dogmes en préceptes. À la différence aussi des êtres humains qui sont d'insatiables corrupteurs de formes.

Fatigué, épuisé par cette longue course en avant, il n'osait pas se retourner trop vite pour voir les traces qu'il avait dû laisser dans le sable ; en effet, bien qu'il fût l'adepte d'une esthétique de la désinvolture, il croyait aussi que chacun est responsable des formes qu'il évoque ou de celles qu'il prend, de son allure, de sa gueule, et c'est pourquoi il en voulait aux vieux de sa famille d'avoir laissé leurs épaules et leurs dos se courber sous les démissions, et s'installer sur leurs visages au cours des ans les masques du dégoût, de la fatigue, du lucre, de la sévérité, de la mesquinerie, du désespoir...

C'est aussi pourquoi il avait banni les miroirs de son appartement et se rasait toujours à l'aveuglette.

Après avoir salué la maîtresse de maison, il regagne son fauteuil et s'y écrase.

Jean-Pierre Ronfard, qui cumule les rôles de metteur en scène, d'animateur et d'auteur, a été directeur artistique de la section française de l'École nationale de théâtre du Canada, de 1960 à 1964, et secrétaire général du Théâtre du Nouveau Monde. En 1975, il a fondé, avec quelques comédiens, le Théâtre Expérimental de Montréal qui est devenu en 1979 le Nouveau Théâtre Expérimental. Il a écrit et mis en scène plusieurs pièces, dont Vie et mort du Roi Boiteux *en 1981,* Les objets parlent *en 1986 et, plus récemment,* Les mots *en 1998. Il a reçu, la même année, le Prix du Gouverneur général pour l'ensemble de son œuvre et, en 1999, le Prix Denise-Pelletier.*